

1642

Jeanne Mance (1606-1673)

Cofondatrice de Montréal

Par Françoise Deroy-Pineau

In Ces femmes qui ont bâti Montréal, Éditions du Remue-ménage, 1992 : 25-29.

C'est à Jeanne Mance que l'on doit Montréal, en grande partie. Tout a commencé au printemps 1641 sur le quai de La Rochelle. Ils étaient bien embarrassés, Jérôme Le Royer de La Dauversière, concepteur du projet, et le baron de Fancamp (principal financier), avec une expédition à organiser, un chef — Paul Chomedey de Maisonneuve, recruté pour son désintéressement, certes pas pour sa débrouillardise ou son sens politique —, des fonds à gérer, des hommes à mener, des marchandises à organiser. Arrive Jeanne Mance. Ils ne l'ont pas plus tôt rencontrée qu'ils lui confient l'administration de l'expédition. Elle entreprend alors auprès de la cour une opération de relations publiques, connue sous le nom des «Véritables Motifs de Messieurs et Dames de la Société Notre-Dame de Montréal pour la conversion des Sauvages de Nouvelle-France». Notons qu'elle en profite pour inclure les «dames» dans le projet officiel. C'est une première dans la reconnaissance de l'action des femmes.

Le «montréalisme» a dès lors une tête de file et peut mettre les voiles pour voguer vers l'avenir, matérialisé par une île continentale dont on ne connaît que «la beauté et la bonté des terres». Dans son édition du 9 mai 1641, la gazette parisienne de Théophraste Renaudot annonce l'embarquement de l'expédition afin de construire une mission pour les Amérindiens, sans oublier de signaler qu'une certaine Jeanne Mance s'est embarquée.

Inconnue de la noblesse parisienne, Jeanne n'est qu'une modeste jeune femme de Langres en Champagne. Son père était magistrat, elle est la deuxième d'une famille de douze enfants. Sa particularité est de ne pas vouloir se marier, ni devenir religieuse, et de puiser une force fulgurante dans la passion qui l'habite: sauver la vie. Pas la vie en général, mais le plus de vies possible, une à une, malade par malade. Elle a déjà prodigué ses soins aux pestiférés, puis aux blessés de la guerre de Trente Ans, à l'Hôtel-Dieu de sa petite ville.

Lorsqu'elle apprend, vers l'âge de trente ans, la pauvreté et le dénuement des Amérindiens et Amérindiennes, son cœur n'hésite pas : elle ira fonder un hôpital là-bas. Toutefois son projet, innovateur et subversif, demeure secret, car Jeanne est dépourvue de fortune et n'est pas religieuse. Or voici qu'en 1640, son cousin Nicolas Dolbeau, précepteur à la cour, frère d'un jésuite missionnaire en Nouvelle-France, lui apprend une nouvelle stupéfiante : une jeune veuve de trente-six ans — trois ans de plus qu'elle —, Madeleine de la Peltrie, s'est embarquée pour Québec avec six religieuses afin de financer et fonder un établissement d'éducation pour filles. Trois ursulines s'en chargeront, tandis que trois augustines vont créer un hôpital financé par la duchesse d'Aiguillon. Cela provoque en France le même effet que si l'on annonçait aujourd'hui une fondation de ce genre sur Mars.

Forte du précédent établi par M^{me} de la Peltrie, Jeanne Mance quitte Langres pour Paris, y chercher reconnaissance officielle et financement. Le projet est agréé après examen auprès d'experts. Quant au financement, il devient l'affaire d'une veuve, Angélique de Bullion, nièce du commandeur de Sillery pourvoyeur de la mission du même nom. Unique condition: rester anonyme. L'hôpital sera bâti quelque part en Nouvelle-France, selon le jugement de Jeanne Mance, qui prend la route de La Rochelle où une flotte va appareiller.

Elle débarque à Québec le 8 août 1641, pour y être fort mal accueillie. Le gouverneur et les colons, aux prises avec les débuts de la guérilla iroquoise, se demandent ce que vient faire cette femme seule, à la tête d'une vingtaine d'ouvriers. Maisonneuve arrivera deux mois plus tard. Par chance, Madeleine de la Peltrie, au grand dam de la société de Québec, fait alliance avec Jeanne Mance. Le premier hiver des montréalais se déroule chez Pierre de Puiseaux, un riche colon, lui aussi gagné par le projet de Montréal. C'est là que Jeanne prend en main la direction des montréalais et la préparation de la fondation. On dit même que Maisonneuve se fâche si l'on n'obéit pas à la «demoiselle Mance», qui profite de la proximité des augustines de Sillery pour s'initier aux soins dispensés avec les moyens du pays.

Le 8 mai 1642, on embarque pour Montréal, fondée le 17 mai suivant. Il a fallu dix jours pour remonter le Saint-Laurent. Jeanne, si l'on en croit la légende, attrapait des lucioles pour éclairer la lampe du sanctuaire improvisé. Elle n'en oublie pas pour autant d'ouvrir un dispensaire dans le nouveau lieu baptisé Ville-Marie.

Le premier hôpital est bâti en 1645, à l'extérieur du fort. Jeanne dirige et administre les soins, tout en participant activement à la vie de la bourgade. Le travail sur le terrain ne lui fait pas oublier les nécessaires appuis politiques, financiers et en ressources humaines qui, pour être lointains n'en sont pas moins indispensables.

En 1651, sous la menace des Iroquois, elle doit fermer son hôpital et se retirer au fort. On manque d'hommes. Jeanne conseille à Maisonneuve d'aller en France demander à M^{me} de Bullion de financer le voyage de nouvelles recrues : le gouverneur de Montréal reviendra en 1653 avec cent soldats et artisans, et quelques femmes, dont une certaine Marguerite Bourgeoys.

Jeanne Mance elle-même entreprendra trois voyages en France. Le premier a eu lieu en 1649; elle se rend à Paris pour réorganiser la Société de Notre-Dame de Montréal qui menace de se désintégrer. Elle réussit à obtenir l'assurance qu'on n'abandonnera pas Ville-Marie. En 1658-1659, elle effectue un second voyage en France, avec Marguerite Bourgeoys. Elle ramène trois religieuses hospitalières de La Flèche et des filles à marier. Pour la petite histoire, signalons qu'à La Flèche, on ne voulait laisser partir ni les religieuses ni les filles à marier. Jeanne Mance et Marguerite Bourgeoys y sont accusées de traite des blanches.

Son troisième et dernier voyage en France concerne la cession de l'île de Montréal par la Société de Notre-Dame, dissoute à la suite de la mort de Jérôme Le Royer de La Dauversière, à la compagnie de Saint-Sulpice. L'acte sera signé en 1663, année de grands changements pour la

Nouvelle-France, qui devient colonie royale. Maisonneuve est «remercié» en 1665, mais Jeanne Mance demeure une personnalité de premier plan dans la ville.

Le 30 juin 1672, les cinq premières pierres de l'église Notre-Dame de Montréal sont posées, gravées aux armes de cinq personnalités, dont une femme: Jeanne Mance, qui mourra le 18 juin de l'année suivante. Mais si sa vie se termine en 1673, son souvenir survit jusqu'à nos jours, rappelé par des statues, des tableaux, des vitraux, des timbres, des rues, des écoles, des édifices et un comté. En 1909, un monument de bronze, œuvre de Philippe Hébert, était érigé à sa mémoire. En 1973, la Société canadienne des postes a fait imprimer un timbre commémoratif à l'occasion du tricentenaire de sa mort. Pour la première fois, en 1976, on donnait à un édifice gouvernemental le nom d'une femme, celui de Jeanne Mance; il s'agit du siège social du ministère de la Santé à Ottawa. Un vitrail de l'église Notre-Dame et un tableau à la cathédrale de Montréal illustrent eux aussi la reconnaissance des gens de Montréal. Mais il faudra attendre 1992 et la célébration des 350 ans de Montréal, pour que Jeanne Mance soit enfin considérée comme fondatrice de la ville, au même titre que Maisonneuve.

Sources

CAMPEAU, Lucien. *Monumenta Novae Francae*, tome V, Montréal, Bellarmin, 1990.

DAVELUY, Marie-Claire. «Jeanne Mance», *Dictionnaire biographique du Canada*, vol. I, Québec, Presses de l'Université Laval, 1966, p. 494-498.

DAVELUY, Marie-Claire. *Jeanne Mance*, Montréal, éd. Albert Lévesque, 1934, 428 p.

DHOMBRES, Pierre et al. *Jeanne Mance*, Paris, éd. Le Rameau.

DOLLIER DE CASSON, François. *Histoire de Montréal*, *Mémoires de la Société historique de Montréal*, 1869, 295 p.

MORIN, Marie. *Histoire simple et véritable de l'Hôtel-Dieu de Montréal*, publiée et annotée par Ghislaine Legendre, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1979, 349 p.

OURY, Guy-Marie. *Jeanne Mance et le rêve de M. de La Dauversière*, Tours, CLD, 1983, 266 p.

THWAITES, R. G. *The Jesuit Relations and Allied Documents*, Cleveland, vol. 24 (de 1642 à 1643), 1896.

Archives des religieuses hospitalières de Saint-Joseph de Montréal.

Bulletin de la Société historique et archéologique de Langres, tome XX, septembre 1912, no 304 : «Jeanne Mance, 350e anniversaire de la fondation de Montréal (1642-1992)».